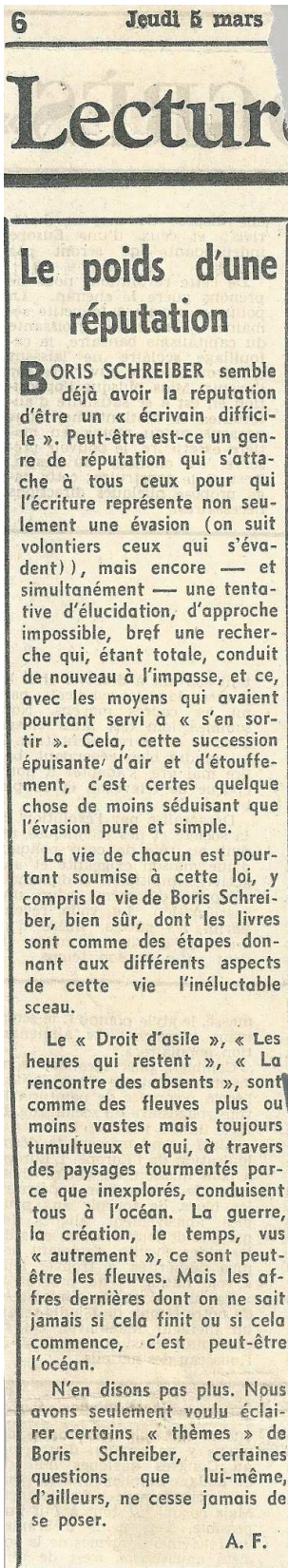


Le poids d'une réputation



Boris Schreiber semble déjà avoir la réputation d'être un « écrivain difficile ». Peut-être est-ce un genre de réputation qui s'attache à tous ceux pour qui l'écriture représente non seulement une évasion (on suit volontiers ceux qui s'évadent), mais encore — et simultanément — une tentative d'élucidation, d'approche impossible, bref une recherche qui, étant totale, conduit de nouveau à l'impasse, et ce, avec les moyens qui avaient pourtant servi à « s'en sortir ». Cela, cette succession épuisante d'air et d'étouffement, c'est certes quelque chose de moins séduisant que l'évasion pure et simple.

La vie de chacun est pourtant soumise à cette loi, y compris la vie de Boris Schreiber, bien sûr, dont les livres sont comme des étapes donnant aux différents aspects de cette vie l'inéluctable sceau.

« Le Droit d'asile », « Les Heures qui restent », « La rencontre des absents », sont comme des fleuves plus ou moins vastes mais toujours tumultueux et qui, à travers des paysages tourmentés parce que inexplorés, conduisent tous à l'océan. La guerre, la création, le temps vu « autrement », ce sont peut-être les fleuves. Mais les affres dernières dont on ne sait jamais si cela finit ou si cela commence, c'est peut-être l'océan.

N'en disons pas plus. Nous avons seulement voulu éclairer certains « thèmes » de Boris Schreiber, certaines questions que lui-même, d'ailleurs, ne cesse jamais de se poser.

A. F.